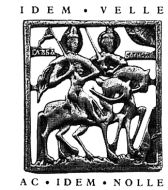


DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Chine trois fois muette
Leçons sur Tchouang-tseu
Études sur Tchouang-tseu
Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie
Contre François Jullien
Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements
Quatre essais sur la traduction
Lichtenberg
Un paradigme
Esquisses
Une rencontre à Pékin
Une autre Aurélia
Demain l'Europe
Pourquoi l'Europe
L'Art d'enseigner le chinois
Les Gestes du chinois
Le Propre du sujet
Court Traité du langage et des choses
Héraclite, le sujet
Bonnard, Giacometti, P.
Une révolution dans la pensée

JEAN-FRANÇOIS BILLETER

Li Zhi,
philosophe maudit
(1527-1602)



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

à Wên

Le présent ouvrage a paru pour la première fois à Genève, à la Librairie
Droz, en 1979.
© Éditions Allia, Paris, 2024.

NOTE
SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

UNE première édition de cet ouvrage a paru en 1979 à la Librairie Droz, à Genève. C'était une thèse de doctorat soutenue en 1976. Elle avait pour sous-titre "La genèse et le développement de sa pensée jusqu'à la publication du *Livre à brûler* (1590)". Une suite était annoncée, dont le sous-titre devait être "La critique historique et sociale du *Livre à cacher* et les événements des dernières années (1590-1602)". Cette suite n'a hélas pas vu le jour. J'avais un poste précaire à la Faculté des lettres. "Billeter, m'avait dit le doyen, nous ne pourrons pas vous garder si vous ne soutenez pas votre thèse; cela ne peut plus attendre. – Je n'ai pas fini mon travail. Tout ce que je puis faire, lui ai-je dit, c'est vous livrer la moitié que j'ai faite." Le lecteur tient entre ses mains cette moitié. Je n'ai jamais écrit l'autre parce qu'ensuite, toute mon énergie et tout mon temps ont été absorbés par l'enseignement. Quand j'ai quitté l'université, j'aurais pu me remettre à cet ouvrage et le terminer. J'avais ce qu'il fallait, mais je me suis livré à d'autres travaux. Le dommage n'est heureusement moins grand qu'il n'y paraît, car la seconde partie devait traiter des dix dernières années de la vie de Li Zhi, qui sont déjà esquissées à la fin de ce volume, puis du destin de son œuvre de sa mort jusqu'au xx^e siècle. Ce qui manque véritablement, c'est l'étude du gros *Livre à cacher*, publié trois ans avant qu'il ne se suicide dans une prison près de Pékin. Il y commente d'un point de vue politique et moral toute l'histoire de Chine, de l'antiquité jusqu'à son époque. J'étais bien aise d'être dispensé de cette tâche. Elle était écrasante parce qu'elle supposait une connaissance de cette histoire que j'étais loin de posséder. Je serais mieux armé aujourd'hui, mais il est trop tard. À ce jour, personne ne s'en est chargé, pour autant que je sache.

Gérard Berréby, le directeur des éditions Allia, a proposé de rééditer cette thèse. Je l'ai relue et trouvé qu'il y avait plusieurs bonnes raisons de le faire. Les travaux qui ont été consacrés depuis lors à Li Zhi et à son temps, en Chine et aux États-Unis notamment, n'ont pas changé mon idée. Sur le fond, ils l'ont confirmée. Pour autant que je sache, aucun de leurs auteurs ne m'a cependant rejoint sur les deux thèses qui en constituent l'essentiel à mes yeux. La première est que Li Zhi a fait, dans sa propre vie, la conquête de l'autonomie du sujet, non par quelque forme de renoncement, mais par le plein exercice de sa liberté parmi les hommes. Il l'a fait, en fin de compte, par l'écriture. L'autre idée est que cette conquête, qui lui a coûté cher, était un signe des temps. Il a vécu à une époque de fermentation et

d'effervescence qui aurait peut-être mis la Chine sur une autre voie que celle que lui ont imposée les Mandchous lorsqu'ils l'eurent asservie, après la catastrophe de la fin des Ming en 1644.

Une autre raison justifie à mes yeux cette réédition. J'ai écrit une biographie et je pense que le genre de la biographie devrait être cultivé dans les études chinoises. Il ne l'est pas et je crois que la cause en est une erreur de jugement. Quand nous étudions un penseur européen, nous savons à peu près dans quelle société, dans quel moment de l'histoire il a vécu. Quand nous ne le savons pas assez, il nous est facile de compléter nos connaissances. Quand il s'agit d'un auteur chinois, le non-sinologue ne sait à peu près rien là-dessus. Il faut l'en informer et la biographie est le meilleur moyen de le faire. Elle permet de situer l'auteur dans son époque et par là de le bien comprendre, mais aussi de bien comprendre son époque à travers lui. Je suis persuadé que les sinologues se feraient mieux entendre s'ils développaient ce genre. Puisse cette réédition les y inciter.

Une troisième raison de cette réédition est qu'il n'existait aucun ouvrage en français sur Li Zhi, hormis cette thèse devenue depuis longtemps difficilement accessible.

Je la publie sans changements. Je n'ai pas revu les traductions. Sur ce point aussi, j'ai fait confiance au jeune sinologue que j'étais. Je me suis borné à débarrasser l'ouvrage de quelques développements théoriques à la mode d'alors, aujourd'hui superflus. L'ouvrage garde la trace de son origine académique, notamment par la quantité des notes. Je les ai conservées pour les sinologues, les autres lecteurs peuvent les ignorer. Si ces derniers sont impatients d'entrer dans le vif du sujet, ils iront directement au chapitre 2 et sauteront les digressions signalées comme telles dans la table des matières, quitte à y revenir ensuite. J'ai laissé la bibliographie en l'état. Elle reflète les ressources dont on disposait à l'époque. Je me suis borné à y ajouter un bref complément à la page 260.

Mars 2024

AVERTISSEMENT

Li Zhi se prononce *Li Dj* (*dj* sonore et bref). *Li* est le nom de famille, *Zhi* le prénom.

INTRODUCTION

LI ZHI est né en 1527 et mort en 1602. Il a vécu sous la dynastie des Ming, et plus précisément durant cette période de fermentation et d'effervescence qu'a été, pour la société chinoise, le XVI^e siècle. L'époque et les circonstances de sa vie ont fait de lui ce que nous appellerons, pour la commodité, un philosophe. Elles ont surtout et d'abord fait de lui un homme en profond désaccord avec la société dans laquelle il vivait, et dominé par le sentiment d'être réprouvé par elle : un être maudit. La réflexion philosophique n'est venue qu'en second lieu.

Deux ouvrages ont fait sa célébrité : le *Livre à brûler* (*Fenshu*), de 1590, et le *Livre à cacher* (*Cangshu*)¹, de 1599. Li Zhi leur a donné ces titres parce qu'il savait que le premier, qui selon ses propres termes "contient surtout des répliques, de fortes paroles, rien en tout cas qui ressemble aux poncifs habituels"², risquait de susciter des passions violentes. Dans sa préface, il enjoint à ses lecteurs de brûler le texte après l'avoir lu, par prudence. Quant au *Livre à cacher*, il le juge d'abord trop subversif pour être publié de son vivant : "J'y instruis le procès de milliers d'années d'histoire, écrit-il. Mieux vaut ne pas le montrer aux esprits bornés. Je préfère le cacher, le mettre en sûreté en attendant le jour

1. Le lecteur trouvera dans l'index placé à la fin de ce volume la forme chinoise de tous les titres d'ouvrages, noms propres et expressions figurant en transcription dans le texte. Pour les questions de transcription et de prononciation, il consultera la note qui figure en tête de l'index, p.263. Précisons ici que ni *fen* ni *cang* ne sont nasalisés et que *cang* se prononce *ts'ang*, avec un *ts'* fortement aspiré.

2. *Fenshu*, 1, p.7, *Da Jiao Yiyuan* (*Réponse à Jiao Hong*). Un chiffre figurant immédiatement après un titre chinois renvoie au *juan* (chapitre) de l'ouvrage cité. Toutes les citations tirées du *Fenshu* et du *Cangshu* sont accompagnées d'un renvoi aux éditions publiées par le Zhonghua shuju de Pékin en 1959 et 1961 ; la même chose vaut pour le *Xu Fenshu* (*Suite au Livre à brûler*) et le *Xu Cangshu* (*Suite au Livre à cacher*). Le lecteur pourra également se référer aux rééditions de 1974, dont la pagination est pratiquement la même ; en cas de différence, une indication entre parenthèses le renverra à la page de l'édition de 1974. Pour plus de détails, consulter la section 1 de la bibliographie, p.249.

où il trouvera son vrai lecteur”¹. Mais, quelques années plus tard, il abandonne cette prudence et livre son manuscrit aux imprimeurs. Il provoque un scandale qui achève de faire de lui l’un des personnages les plus controversés de son temps, l’un des auteurs les plus admirés en même temps que des plus violemment attaqués.

Sa notoriété reste très grande jusqu’à la fin de la dynastie des Ming (1644) et au-delà. La censure mandchoue, comme déjà celle des Ming, le frappe d’interdit et, plus efficace, le condamne peu à peu à l’oubli. Elle ne parvient cependant pas à faire disparaître complètement ses œuvres, ni à empêcher quelques esprits curieux de les lire et de les goûter. Au XVIII^e siècle, Li Zhi est un auteur interdit qui se lit en cachette çà et là. Un avertissement officiel de la fin du siècle met en garde contre le poison qu’il contient². Au XIX^e siècle, par contre, plus aucune mention n’est faite de lui, l’oubli semble définitif. Et pourtant sa figure réémerge dès que la révolution, qui travaille déjà la société chinoise, s’empare au début du XX^e siècle des milieux intellectuels. Deux textes de Li Zhi sont reproduits dans une revue progressiste de Shanghai en 1905³ et le *Livre à brûler* est réédité dans cette même ville en 1908. Chose remarquable, c’est au Japon que de jeunes Chinois en lutte contre le régime mandchou ont retrouvé sa trace, au Japon où l’un au moins des initiateurs de la Réforme de Meiji (1868) l’a lu et profondément admiré⁴.

1. *Fenshu*, x, p. 2 (1), *Li Wénling zixu* (Préface de l’auteur); cette préface est traduite ci-dessous, p. 219. – Les traductions que je présente ont pour but de rendre accessible au lecteur de langue française la pensée de Li Zhi; la plupart des notes qui les accompagnent servent le même but. Je ne pouvais pas fournir dans le cadre de cette publication un commentaire philologique complet des textes traduits et je me borne donc à donner aux lecteurs sinisants quelques indications indispensables, justifications de certains choix et de certaines libertés prises avec la lettre de l’original, précisions concernant les allusions littéraires ou historiques faites par Li Zhi; j’ai indiqué les quelques passages que je ne suis pas sûr d’avoir bien compris.

2. Cet avertissement est contenu dans les notices que le *Catalogue général de la bibliothèque impériale* (*Siku quanshu zongmu*), de 1782, consacre à ses œuvres.

3. Ce sont une lettre de Jiao Hong et la préface de Jiao Hong au *Livre à brûler*, in *Guocui xuebao*, 1/11. Un extrait de la *Suite au Livre à cacher* figure dans le n° 4/7 (1909).

4. Il s’agit de Yoshida Shoin (1830-1859).

Li Zhi ne sort que lentement de l’oubli auquel l’histoire l’a condamné. En 1916, Wu Yu, l’un des précurseurs les plus radicaux du Mouvement du 4 mai (1919), lui consacre un essai biographique¹. Il célèbre en lui un grand iconoclaste, mais ne parvient pas à le faire passer pour autre chose qu’un esprit bizarre, un marginal. Pendant les années 1930, sa vie et son œuvre font pour la première fois l’objet de quelques études systématiques; le *Livre à brûler* est réédité en 1936, et lu comme un document surtout littéraire². Deux essais de synthèse, nés indépendamment l’un de l’autre, paraissent après la guerre, japonais l’un (Tokyo, 1949), chinois l’autre (Shanghai, même année). Ils font tous deux découvrir en Li Zhi une conscience insatisfaite, un esprit tendu, un homme aux prises avec quelques-uns des problèmes majeurs de son temps³. En Chine populaire, de nouvelles études viennent ensuite approfondir, et renouveler sur certains points, celles qui existent déjà⁴. Li Zhi a désormais droit de cité, il trouve sa place dans les manuels d’histoire de la philosophie, d’histoire littéraire. On réédite avec grand soin, entre 1959 et 1961, le *Livre à brûler*, le *Livre à cacher* et deux ouvrages posthumes, la *Suite au Livre à brûler* (*Xu Fenshu*) et la *Suite au Livre à cacher* (*Xu Cangshu*). La partie centrale de l’œuvre est enfin rendue accessible mais, dans un premier temps, l’effet produit par la révélation des textes semble être un certain embarras. La pensée de Li Zhi apparaît complexe; l’homme est fascinant, mais difficile à saisir.

Après la Révolution culturelle, la situation change encore. On reparle de Li Zhi à partir de 1973. Il apparaît comme l’un des grands ancêtres de la critique du confucianisme qui se

1. Consulter, à propos de tout ce paragraphe, la section 4 de la bibliographie.

2. Il est caractéristique, à cet égard, que ni Forke, ni Feng Youlan, auteurs des deux grandes histoires de la philosophie chinoise dont nous disposons à ce jour en langues occidentales (A. Forke, *Geschichte der alten/mittelalterlichen neueren chinesischen Philosophie*, 3 vol., Hambourg, 1927, 1934, 1938; Fung Yu-lan, *A History of Chinese Philosophy*, 2 vol., Princeton, 1952, 1953) ne mentionnent Li Zhi. Les travaux les plus novateurs des années 1930 ont été ceux de Ji Wenfu (1934) et Rong Zhaozu (1937).

3. Il s’agit du remarquable ouvrage de Shimada Kenji (1949) et de celui, bon aussi, de Wu Ze (1949). Je leur dois beaucoup.

4. Les contributions majeures sont celles de Zhu Qianzhi (1956), Rong Zhaozu (1957) et Hou Wailu (1960).

développe en Chine à ce moment-là. Un flot d'études et d'articles paraissent, dont les principaux insistent sur l'inspiration légiste de ses écrits historiques et politiques. En 1974 et 1975, on réédite trois de ses ouvrages qui n'avaient pas été réimprimés depuis le XVII^e siècle et n'étaient plus conservés qu'en de très rares exemplaires : un *Traité d'histoire commenté* (*Shigang pingyao*), les *Quatre Livres annotés* (*Sishuping*) et le *Premier recueil du bord du lac* (*Chutanji*)¹. Désormais, Li Zhi est un grand nom.

Les choses n'en étaient pas là lorsque je me suis mis à étudier Li Zhi il y a quelques années. Mon entreprise a d'abord été un simple pari : je suis parti du sentiment qu'une œuvre réputée scandaleuse entre toutes, marquée par deux titres si magnifiquement provocateurs, ne pouvait être indifférente et qu'à l'étudier je gagnerais nécessairement quelques indications sur la société dans laquelle elle était née. Ce pari, je crois l'avoir au moins partiellement gagné. Je suis persuadé maintenant qu'il est possible de pénétrer dans cette œuvre, de nous laisser entraîner par son mouvement et de découvrir dans ce mouvement quelque chose de réellement important pour nous ; qu'inversement cette œuvre est susceptible d'entrer en quelque sorte dans notre expérience et de poursuivre en elle son mouvement².

Après avoir satisfait la première curiosité du lecteur en lui présentant Li Zhi, il faut que je l'avertisse des difficultés qu'il va rencontrer en lisant cet ouvrage. Ces difficultés sont dues aux obstacles que j'ai moi-même rencontrés dans l'étude de mon sujet et aux moyens que j'ai mis en œuvre pour tâcher de les vaincre. Voici la démarche que j'ai adoptée et quelques-unes des conséquences que cette démarche a entraînées sur le plan de la forme :

1. La trame de cette étude est biographique, l'exposé suit un ordre chronologique. Le propos étant de rendre intelligible, dans son développement et ses mouvements essentiels, la

1. Cf. bibliographie, p. 249.

2. Cette formule renvoie à la théorie de la lecture que Claude Lefort a définie et appliquée dans *Le Travail de l'œuvre, Machiavel* (Gallimard, 1972). Son admirable démonstration m'a aidé à me faire une idée précise du travail que j'accomplissais sur l'œuvre de Li Zhi et que cette œuvre accomplissait simultanément en moi.

progression d'une pensée profondément engagée, un autre ordre pouvait difficilement être adopté. Parfois, pour établir une relation logique entre différents moments de l'évolution intellectuelle de Li Zhi, j'ai pris quelques libertés à l'égard des dates ; chaque fois, j'ai pris soin de les signaler. Il m'a fallu parfois séparer des éléments qui du point de vue purement chronologique étaient indissociables : je l'ai fait pour mettre des préoccupations et des thèmes étroitement imbriqués dans les textes en une succession propre à faire ressortir les rapports logiques qu'ils entretiennent entre eux, ou à indiquer de l'un à l'autre une relation génétique (telle préoccupation se transforme et réapparaît sous telle forme, tel thème débouche sur tel autre, etc.). Le résultat est une chronologie qui est à la fois conforme aux données empiriques et logiquement reconstruite.

2. Dans presque tous les chapitres de ce travail figurent un ou plusieurs textes de Li Zhi traduits *in extenso*. La continuité de l'exposé en souffre parfois, mais je crois que c'est là un moindre mal. Il importait avant tout de laisser parler Li Zhi, de le laisser suivre son mouvement naturel. Le style révèle tout autant, et peut-être plus sûrement la qualité d'une pensée que les propositions qu'on peut être tenté d'isoler çà et là dans le texte. On ne peut pas réduire sans dommage la dynamique d'un développement à la juxtaposition de quelques "idées". Le lecteur aurait perdu quelque chose d'essentiel à mon sens si j'avais ramené la prose de Li Zhi à quelques citations choisies. Je n'ai pas non plus voulu rejeter les traductions en annexe : ç'eût été les condamner à ne pas être lues, ou du moins à ne pas être lues au bon moment.

3. J'ai intercalé dans certains chapitres des digressions historiques parfois assez longues. Les plus importantes sont consacrées à la genèse et au développement de la société dans laquelle a vécu Li Zhi, et que j'appelle la "société mandarinale". Cette société s'est établie définitivement sous les Song (960-1279) et a duré jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Je décris brièvement son apparition et les transformations qu'elle a connues à l'époque mongole (1279-1368) et sous les Ming (1368-1644), et j'analyse ensuite la position particulière du Fujian, la province natale de Li Zhi, dans la

société chinoise des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles. Plus loin, je tente de définir la forme de pensée qui prédomine dans la société mandarinale et que j'appelle la "pensée mandarinale"; j'indique comment cette forme de pensée a évolué à l'époque des Ming. Ces données m'ont semblé indispensables pour situer la vie et l'aventure intellectuelle de Li Zhi dans leur contexte. J'aurais peut-être pu les regrouper au début, dans le cadre d'une "introduction historique", mais j'ai finalement préféré les laisser, malgré l'encombrement que cela créait, dans les chapitres où elles étaient le plus immédiatement utiles.

Le résultat de cette triple démarche est un texte dense, que les changements de registre rendent irrégulier. La difficulté, cependant, provient plus encore de la nature du sujet traité et des conditions dans lesquelles il a fallu l'aborder. Pas une ligne de l'œuvre considérable de Li Zhi n'a encore été traduite en français, et ce qui en a été traduit en d'autres langues occidentales est insignifiant¹. Sur sa vie et sa pensée, sur les courants intellectuels de son temps et sur la société chinoise du XVI^e siècle en général, pratiquement rien n'a été publié dans notre langue². Pour une définition générale du type de société dans laquelle il a vécu, je ne pouvais m'appuyer sur rien non plus, du moins sur rien qui fût généralement connu et admis. L'inconfort d'une telle situation m'était d'autant plus sensible qu'il existait par ailleurs, en chinois et en japonais, une littérature abondante sur Li Zhi lui-même, sur ses contemporains et sur les réalités socio-économiques de l'époque. Je pouvais y renvoyer constamment le lecteur, mais je risquais de donner alors dans une forme d'ésotérisme érudit que je jugeais incompatible avec l'esprit de cet ouvrage.

À cela s'ajoutait la nature particulière de l'œuvre de Li Zhi. Le *Livre à brûler* est un recueil du genre de ceux que les lettrés avaient coutume de publier sous les Ming.

1. On trouvera la traduction d'un certain nombre d'extraits des lettres et des essais de Li Zhi dans les études citées dans la section 5 de la bibliographie, p. 257, notamment in Hsiao (1938), Franke (1938) et De Bary (1970).

2. En revanche, toute une série d'ouvrages importants ont paru en anglais depuis quelques années; cf. bibliographie, section 6, p. 259.

Il contient, classés par genres, des lettres, des essais, des notes de lecture, des préfaces et d'autres textes de circonstance, ainsi que des poèmes; bref tout ce que Li Zhi a écrit au fil des jours pendant les huit ou dix ans qui ont précédé sa publication. Le *Livre à cacher* se compose de quelque 800 biographies de personnages historiques au travers desquelles Li Zhi embrasse une histoire de dix-sept ou dix-huit siècles, qui va de l'époque des Royaumes combattants (IV^e siècle avant notre ère) à la fin de la dynastie mongole (1368). Ces biographies proviennent presque toutes des *Histoires dynastiques*. Li Zhi s'est contenté de choisir celles qui l'intéressaient et de les reproduire en les modifiant parfois un peu. Sa pensée s'exprime surtout par l'arrangement des textes et le jeu des catégories qu'il utilise pour les classer, par de brèves remarques admiratives ou caustiques qu'il met entre les lignes ou dans les marges, en contrepoint du texte. À la fin de certaines biographies, il ajoute un commentaire de quelques lignes. Il fait enfin figurer en tête ou à la fin de certaines sections de l'ouvrage des *Préfaces* et des *Postfaces*, une douzaine en tout, qui forment les charnières de l'ensemble.

Comment cerner deux ouvrages pareils? Dans le premier, aucun plan, aucune unité de sujet ni de propos: le produit de dix ans d'activité fébrile livré en vrac. Dans le second, un propos déterminé, une organisation, mais appliqués à une matière aux dimensions décourageantes. Et ces deux livres ne font pas toute l'œuvre. Il faut leur associer la *Suite au Livre à brûler* qui contient, avec divers textes et les poèmes de la dernière période, toute la correspondance postérieure à 1590; la *Suite au Livre à cacher*, qui rassemble les travaux de Li Zhi sur la dynastie des Ming, soit environ 400 biographies tirées des sources les plus diverses, classées et commentées comme celles du *Livre à cacher*. Viennent ensuite le *Traité d'histoire commenté*, qui complète l'œuvre historique; le *Premier recueil du bord du lac*, dans lequel Li Zhi se sert d'anecdotes littéraires pour critiquer le confucianisme mandarin; diverses collections de textes bouddhiques, deux anthologies de philosophes contemporains plus ou moins annotées, commentées, préfacées. Même quand l'apport de Li Zhi y tient peu de place, cette littérature a son intérêt.

On y trouve des notations importantes. Li Zhi a commenté d'une manière plus ou moins systématique divers philosophes anciens. Son commentaire sur Confucius et Mencius, dans les *Quatre Livres annotés*, est par endroits d'une irrévérence rare. Dans ses *Entretiens sur les Anciens (Daogulu)*, recueillis par d'autres mais publiés par ses soins, il parle au contraire avec mesure et gravité de la philosophie confucianiste. Le théâtre ? le roman ? Il s'est passionnément intéressé à certaines œuvres et les jugements qu'il a portés sur elles ont influencé les conceptions littéraires et la sensibilité générale de l'époque. Il a été le premier à oser tenir ouvertement le *Roman des bords de l'eau (Shuihuzhuan)*, qui relate les aventures des cent huit brigands du Liangshan, pour un chef-d'œuvre littéraire. L'édition commentée qu'il en a faite est révélatrice de ses conceptions sociales et politiques. Des opéras tels que la *Chambre de l'ouest (Xixiangji)*, annotés par lui, ont été parmi les gros succès de librairie de la fin des Ming. Cela fait une œuvre importante, comprenant plus de trente titres. Une œuvre multiforme et dispersée, foisonnante et insaisissable, faite pour moitié de commentaires qu'on ne peut détacher de ce qu'ils commentent et, pour une autre grande partie, de lettres, de préfaces, de notes variées auxquelles tout caractère systématique fait défaut. Les seuls textes où Li Zhi traite certains sujets de manière un peu plus méthodique sont quelques-unes de ses grandes lettres, quelques essais contenus dans le *Livre à brûler* et l'ensemble des textes charnières du *Livre à cacher*.

Malgré les difficultés qui tenaient à la masse des travaux en langues chinoise et japonaise, à l'absence presque complète de travaux en langues occidentales et à la configuration particulière de l'œuvre, ou à cause de ces difficultés peut-être, j'ai considéré dès le début que ma tâche était de rendre intelligible dans leur ensemble cette œuvre et l'aventure d'où elle est issue. Je m'estimerai satisfait si je suis parvenu à accomplir une percée, à frayer un premier passage, à donner un accès à ce qu'il y a en elles, à mon sens, de réellement poignant. Je n'ai jamais eu l'idée de faire du définitif ailleurs que dans le détail, dans l'établissement de certains faits. Plus ce travail, dans son fond, paraîtra inachevé, ouvert sur ce qui reste à connaître, mieux cela vaudra.

Les chapitres que je soumetts au lecteur dans ce volume constituent la première partie de l'étude que j'ai projeté de consacrer à Li Zhi. J'y traite la genèse et le développement de sa pensée : j'examine comment se constitue le rapport particulier d'un sujet à la réalité socio-historique qui l'entoure et comment ce sujet saisit lui-même ce rapport. Ce sont les aspects religieux, philosophiques et littéraires qui ont retenu principalement l'attention. La plupart des textes cités sont tirés du *Livre à brûler* et l'exposé s'arrête en 1590, date de sa publication ; Li Zhi a cette année-là soixante-quatre ans.

Dans la seconde partie, j'étudierai comment une liberté subjective durement acquise se convertit en activité critique, en critique du présent et de l'histoire. L'attention se concentrera tout naturellement sur les aspects historiques et politiques de l'œuvre, et principalement sur le *Livre à cacher*, publié en 1599. Mais j'aurai aussi à traiter des événements de la période qui s'ouvre par la publication du *Livre à brûler* et va jusqu'à la mort de Li Zhi en 1602, et de la destinée posthume de l'œuvre. Cette seconde partie s'intitulera *La critique historique et sociale du Livre à cacher et les événements des dernières années (1590-1602)*.

NOTE

Le lecteur trouvera à la fin de ce volume un tableau chronologique de la vie de Li Zhi. Il pourra s'y référer lorsqu'il voudra s'assurer d'une date, replacer un événement dans son contexte ou avoir une vue d'ensemble sur la vie de Li Zhi.

À ceux qui lisent le chinois, je recommande d'avoir sous la main, outre l'une des éditions récentes du *Livre à brûler* et de la *Suite au Livre à brûler*, le *Li Zhi nianpu (Biographie de Li Zhi)* de Rong Zhaozu (éd. de 1957 ; cf. bibliographie, p. 249, 253-255), que je cite fréquemment ; il y trouvera de nombreuses citations, des références et d'utiles compléments d'information.

CHAPITRE I

LES ORIGINES DE LI ZHI

LI ZHI ne s'est mis à écrire qu'après la cinquantaine et n'a presque pas parlé de la première moitié de sa vie dans ses écrits. On y trouve seulement deux textes véritablement autobiographiques, et par ailleurs un certain nombre d'allusions, quelques souvenirs évoqués dans ses lettres et ses notes : peu de chose. Une telle retenue nous oblige à examiner avec le plus grand soin les indications disponibles, à les interroger en les mettant en relation avec ce que nous savons de sa famille, des milieux où il a vécu, de son époque en général. C'est ce que nous allons faire dans ce chapitre-ci et dans les chapitres 2, 3, 4 et 5. Nous verrons que l'histoire ne donne pas seulement un relief inattendu à certaines des indications qu'il nous a laissées, mais qu'elle nous fait aussi comprendre les raisons de sa discrétion, voire de son silence.

Li Zhi est né en l'an 6 de l'ère Jiajing, c'est-à-dire en 1527, à Jinjiang, sous-préfecture (*xian*) dont le siège était dans la ville préfectorale (*fu*) de Quanzhou¹. Quanzhou était depuis les Song le premier port de la mer de Chine, un centre cosmopolite où se côtoyaient les marchands de toute l'Asie². Marco Polo y avait séjourné en 1292. C'est dans ce port de "Zayton", raconte-t-il, "que se rendent toutes les nefes d'Inde qui apportent les épices et les autres marchandises de valeur. C'est aussi le port que fréquentent

1. Deuxième ville de la province du Fujian (Foukien), dont le nom se transcrit traditionnellement en français par Ts'iuen-tcheou, en anglais par Ch'üan-chou ou Chuanchow; Zayton est un nom ancien de la même ville. – Suzuki (1934) (*cf.* Zhu Weizhi 1935, p. 53) et Shimada (1949), p. 162, situent la naissance de Li Zhi à Wenling, dans la sous-préfecture de Jinjiang; *cf. infra*, p. 56.

2. Il existe de nombreuses études sur le commerce d'outre-mer en Chine du Sud à l'époque des Song; voir notamment Lo Jung-pang, *The Emergence of China as a Sea Power during the Late Sung and Early Yüan Periods*, in *Far Eastern Quarterly*, XIV (1954-55), p. 489-503, et F. Hirth, W. W. Rockhill, *Chau fu-kua* (St-Petersburg, 1911). Sur Quanzhou en particulier, voir G. Ecke, P. Demiéville, *The Twin Pagodas of Zayton* (Harvard University Press, 1935). Il existe dans cette ville, depuis 1959, un Musée de l'histoire des relations avec les pays d'outre-mer (Hawaii jiaotongshi bowuguan).

tous les marchands de Mangy (la Chine du Sud). Il s'y amasse une telle quantité de marchandises, de pierres précieuses et de perles que c'est merveille; et, de là, elles sont portées dans toute la Chine du Sud. Je vous affirme que pour une nef de poivre qui va vers Alexandrie ou autre port pour être portée en terre chrétienne, il en vient cent et plus à ce port de Zayton"¹. Quelques décennies plus tard, Ibn Batouta note ceci: "Le port de Zayton est un des plus vastes du monde; je me trompe, c'est le plus vaste. J'y ai vu environ cent jonques de grande dimension. Quant aux petites, elles étaient innombrables"². À ce commerce florissant sous les Song et les Yuan, et qui est resté florissant sous les Ming malgré les difficultés dont nous parlerons plus loin, les ancêtres de Li Zhi ont été directement mêlés. Nous avons sur eux quelques renseignements grâce à trois livrets généalogiques qui ont été conservés dans la famille. L'un a été recueilli par l'université d'Amoy en 1955 et a fait en 1958 l'objet d'une étude brève mais détaillée dans une revue historique de Pékin³; il s'intitule *Généalogie du clan Lin-Li* (*Lin-Li zongpu*). Du deuxième, intitulé *Généalogie de la famille Li* (*Lishi zupu*), quelques extraits sont cités sans commentaire dans une publication récente de l'université d'Amoy⁴. Le troisième, qui porte le même titre que le premier, a été découvert tout récemment par le Commissariat des monuments historiques de la ville de Quanzhou et analysé en détail dans un numéro de la revue d'histoire et d'archéologie *Wenwu* au début de 1975; on n'en possède qu'une partie⁵.

Ces documents révèlent un ensemble de faits que je vais brièvement évoquer, en m'appuyant sur les deux articles

1. Cité librement d'après l'édition Pauthier, Paris 1865, p. 529-531.

2. *Ibid.*

3. Ye Guoqing (1958).

4. *Li Zhi yanjiu cankao ziliao* (1975), p. 178-180; cf. bibliographie, p. 249. Certains passages de ces extraits se retrouvent, mot pour mot ou avec de légères différences, dans les citations faites par Ye Guoqing. J'en infère que le premier et le deuxième livret sont deux documents étroitement apparentés, deux versions d'un même texte. D'après *Li Zhi yanjiu cankao ziliao*, le deuxième livret a été recueilli par l'université d'Amoy en 1953.

5. *Wenwu*, 1975/1. La partie conservée se compose de 32 pages de tables chronologiques et de quelques pages de texte.

cités. Ils concernent 1. le rôle du commerce d'outre-mer dans l'histoire de la famille, 2. le rôle qu'y a joué l'islam, 3. la division de la famille en deux branches (branches Lin et Li), et 4. quelques-uns des traits socio-culturels assez remarquables qui caractérisent cette famille. Après avoir présenté ces faits, je les replacerai dans le cadre de l'histoire mouvementée du Fujian sous les Ming. Ils prendront alors leur pleine signification.

1. La *Généalogie du clan Lin-Li* mentionne un certain Li Lü, né sous les Yuan en 1328 et mort en 1384, lorsque la dynastie des Ming a seize ans: "Grâce à la fortune accumulée par ses ancêtres, il fit du commerce et voyagea dans les pays d'outre-mer. Lors d'une disette prolongée, il dépensa ce qu'il avait amassé et sauva beaucoup de monde"¹. Ce Li Lü a deux fils dont l'un, l'aîné, porte le nom de Lin Nu. Pourquoi *Lin*, et non pas *Li* comme son père et ses ancêtres? Ce changement du nom de famille est une anomalie qui retiendra plus loin notre attention. – Lin Nu, donc, "l'un des tout gros marchands de Quanzhou" (*wei Quan ju shang*), "navigua le long des côtes de Wu et de Yue (Chine du sud-est) et, en l'an 17 de l'ère Hongwu (1384), partit en mission dans l'Océan indien, à Ormuz² et autres lieux. Comme il n'était pas facile de mener les affaires tout en appartenant à une autre religion et qu'il commença là-bas pendant trente ans, il adopta la religion locale et se fit musulman. Il prit le surnom de 'Serviteur du destin' (*shuntian zhi min*), épousa une esclave musulmane (*semu binü*) et revint finalement au pays. Il mourut à l'âge de quarante-six ans"³. La généalogie familiale note ailleurs qu'en "l'an 9 de l'ère Hongwu (1376), il partit en

1. Ye Guoqing (1958), p. 80.

2. Petite île située à l'entrée du Golfe persique et qui a joué du début du XIV^e siècle jusqu'au XVII^e siècle un rôle important de relais commercial sur la route des Indes. On trouve une description de l'île, où une flotte impériale chinoise a abordé en 1432, dans *l'Histoire des Ming* (*Mingshi*), ch. 326.

3. Ye Guoqing (1958), p. 80. Je traduis librement par "musulmane" le terme *semu*, qui ne désigne pas à proprement parler les adeptes d'une religion mais, d'une manière générale, toutes les ethnies d'Asie centrale et occidentale. – La typographie chinoise traditionnelle ne connaît pas l'usage de la parenthèse. Toutes les parenthèses qui apparaissent dans les passages traduits contiennent des indications fournies par le traducteur.

mission dans l’Océan indien. Il épousa une musulmane, adopta les mœurs de là-bas et leur demeura fidèle jusqu’à sa mort”¹. Ce Lin Nu, à son tour, a cinq fils dont le second, continuateur de la lignée, s’appelle Lin Xianbao. “Il avait, nous dit-on, le souci du bien public et le sens de la justice. Il était habité par l’ambition de parcourir le monde entier. (...) Aussi infatigable à la tâche qu’expert en son métier, il mourut hélas prématurément dans un relais commercial de la sous-préfecture de Longchuan², province du Guangdong. C’était en l’an 22 de l’ère Yongle (1424)”. Du fils aîné de Lin Xianbao, nommé Lin Gonghui, nous apprenons qu’il fait du commerce sur mer pendant les ères Jingtai (1450-1456), Tianshun (1457-1464) et le début de l’ère Chenghua (1465-1487); il meurt en 1466.

Il avait été un ancien de sa commune (*lilao*), puis le gouvernement préfectoral l’avait proposé pour le poste d’Interprète officiel (*tongshiguan*) parce qu’il était versé dans les langues. En cette qualité, il s’occupa d’accueillir les délégations qui venaient du Japon et d’ailleurs apporter le tribut à la capitale. En l’an 2 de l’ère Chenghua (1466), il s’occupa avec son fils (Lin) Chen de l’accueil de la délégation des îles Ryukyu. Après quoi il prit sa retraite, car il était d’un âge avancé, et reçut par faveur impériale la ceinture et le bonnet (insignes de la classe mandarinale). Il vécut jusqu’à l’âge de soixante-seize ans. (...) Pendant les ères Jingtai et Tianshun, il avait été chargé de missions confidentielles à l’étranger et avait obtenu des tributaires un acte de soumission. Il avait, en un mot, bien servi la Cour. Par décision de l’Empereur, ses mérites furent récompensés et ses fils

1. *Ibid.* La chronologie n’est pas claire : Lin Nu est-il parti une première fois en mission dans l’Océan indien en 1376 et une autre fois à Ormuz plus spécialement, en 1384 ? Y a-t-il un rapport entre cette expédition et la mort de son père (1384), dont il aurait repris les affaires ? Les documents ne semblent pas fournir d’autres détails. Est-il d’autre part possible que Lin Nu ait séjourné trente ans à Ormuz, après avoir navigué le long des côtes chinoises, et soit cependant mort à quarante-six ans ?

2. Plutôt que “Longzhou” comme dans le texte de la *Généalogie*; la correction est proposée par Luo Xianglin, qui conclut de ce passage que Lin Xianbao pratiquait le commerce par voie fluviale entre le Fujian et Canton (Cf. Lo Hsiang-Lin, *Discoveries of Certain Historical Materials on the Sino-western Contacts in the Family Histories* (en chinois), in *The Bulletin of the Institute of History and Philology, Academia Sinica*, vol. xxxix, Taipei 1968, p. 125-137. Cf. aussi *Wenwu*, 1975/1, p. 38, où il y a cependant une erreur manifeste sur la date de la mort de Lin Xianbao.

bénéficièrent également des privilèges acquis par lui. Son fils aîné hérita de sa fonction et jouit des mêmes prérogatives mandarinales, comme d’autres descendants de la famille après lui.¹

D’après cette dernière phrase, il est permis de supposer que des membres de la famille ont été “interprètes officiels” à Quanzhou jusqu’à la fin du xv^e siècle. Il n’est peut-être pas exclu que le grand-père de Li Zhi ait encore revêtu cette fonction, mais nous ne savons là-dessus rien de précis.

2. Ce qui est certain, c’est que la fidélité à l’islam s’est transmise et conservée dans la famille jusqu’à la génération du père de Li Zhi. La *Généalogie du clan Lin-Li* n’indique pas seulement que Lin Nu adopte l’islam et lui reste fidèle jusqu’à sa mort, mais aussi que “ses descendants furent nombreux et ne rejetèrent aucunement cette religion étrangère”². Ailleurs elle rapporte que “parmi les grandes familles de la préfecture de Quanzhou, les familles Jin, Ding, Ma, Die et Xia étaient toutes adeptes de l’islam”, ce qui nous apprend que le cas des ancêtres de Li Zhi n’est pas unique. Une autre généalogie familiale de la région, la *Généalogie de la famille Guo* (*Guoshi zupu*) de Hui’an contient tout un chapitre sur la question des familles musulmanes de Quanzhou. On y lit que “les mosquées ne sont pas une tradition religieuse chinoise. Pour ne citer que quelques personnages connus dans le pays à l’époque des Yuan et à l’époque des Ming, Monsieur Jin Shiquan, Monsieur Ding Baijin, Monsieur Xia Qin, Monsieur Lin Qicai, *Monsieur Li Zhi* (...) ont redécouvert la sainte Voie bien que leurs pères et leurs aïeux eussent été mahométans. Ils sont revenus aux Sages de l’antiquité, ils ont repris le culte de nos ancêtres, démontrant ainsi la supériorité du confucianisme”. – Le père de Li Zhi a donc été musulman. Un passage de la *Généalogie du clan Lin-Li* implique peut-être que l’épouse de Li Zhi l’ait été aussi³.

1. Ye Guoqing (1958), p. 80.

2. *Ibid.*

3. Ce passage est le suivant : “Monsieur Zhuowu (Li Zhi) a calligraphié lui-même (l’inscription de) la stèle funéraire de Zhuowu ma, (stèle) qui

Mais bien que pendant six générations, de Lin Nu (fin du XIV^e siècle) jusqu'à son propre père (début du XVI^e), les ancêtres directs de Li Zhi aient été des musulmans et que sa femme l'ait peut-être été aussi, il ne se trouve pas dans son œuvre une seule allusion, même indirecte, à l'islam. Rien dans sa pensée ni dans sa vie qui témoigne d'un intérêt quelconque pour cette religion¹. Simple indifférence? Il y a sans doute plus; mais pour comprendre son attitude, il faut d'abord étudier le troisième aspect de l'histoire familiale: la division de la famille en deux branches. Les documents en donnent deux explications fort différentes, mais qui se complètent fort bien l'une l'autre.

3. Selon la *Généalogie*, Lin Nu, le marchand d'Ormuz, a un frère nommé Li Duan qui "a étudié le *Livre des Poèmes* et le

est haute de plus de dix pieds et se trouve à Zhangwei: *Tombe de Madame Huang*, ma, épouse de Li Zhuowu, (de la dynastie) des Ming (*Ming Li Zhuowu zhi ma Huangshi yiren mudao*). Je cite ce passage d'après *Li Zhi yanjiu cankao ziliao* (1975), p. 181; Ye Guoqing (1958), p. 82, le cite sous une forme légèrement différente. Il constate que le *ma*, qui signifie normalement "mère" ou, dans certains cas, "grand-mère", doit avoir ici une autre signification. Il suppose que ce terme est une indication concernant l'appartenance religieuse de la défunte et traduit l'épithète par "Tombe de Madame Huang, musulmane, épouse de Li Zhuowu, des Ming". Son argument principal est que dans les livrets généalogiques qu'il cite, la religion islamique est désignée par les termes *majiao*, littéralement "religion de la mère", ou *cong majiao*, "religion que l'on tient de sa mère", termes dont il propose une explication (p. 82-83). Son argumentation ne me paraît pas entièrement convaincante, notamment à cause de la position dans laquelle apparaît le premier *ma*. – On a depuis lors retrouvé la stèle en question et constaté que l'épithète était en fait: "Tombe de l'honorable Madame Huang, des Ming, épouse de Li Zhuowu (*Ming gaofen yiren Li Zhuowu qi Huangshi zhi mu*)". Au lieu du mot *ma* y figure le mot *qi*, "épouse". Est-ce une raison de nier que le mot *ma* figure néanmoins dans la *Généalogie* du clan Lin-Li, comme le font les auteurs de l'article paru dans *Wenwu*, 1975/1, p. 42? Ces auteurs ont-ils décidé que ce *ma*, dans la *Généalogie*, devait être lu *qi*? Mais laissons cela. Je reparlerai plus loin de cette remarquable pierre tombale (cf. p. 168-170).

1. Hou Wailu (1960), p. 1031, ne trouve dans l'œuvre de Li Zhi qu'un seul indice possible d'attachement à l'islam: la manière extrêmement simple dont il désire être enterré; cf. ses *Dernières volontés* (*Li Zhuowu xiansheng yiyuan*), in *Xu Fenshu* 4, p. 104-105 (101-102). Cette volonté de simplicité et d'économie est également relevée par les auteurs de l'article paru dans *Wenwu*, 1975/1, p. 43. Mais faut-il voir dans les vœux exprimés par Li Zhi une inspiration islamique? Je suis obligé de laisser la question ouverte.

Livre des Rites, et a tout du confucianiste"¹. Entre Lin Nu, marchand converti à l'islam, et Li Duan, de tendance confucianiste, les rapports semblent avoir été difficiles. De même entre leurs descendants. Li Guangqi, fils de Li Duan, note en effet ceci: "Bien qu'issu d'une famille haut placée sous les Yuan, mon oncle s'est entiché de mœurs étrangères et rien ne peut lui faire entendre raison. Il renie ses ancêtres pour adopter ceux d'autrui, il rejette nos coutumes pour vivre selon des coutumes étrangères. Il oblige ses fils, ses petits-fils et ses gendres à se faire étrangers comme lui, et tout cela par simple goût de la bizarrerie. Comme il est à craindre que ses descendants ne continuent dans cette voie, je tiens à les mettre solennellement en garde contre ces pratiques"². Ce langage sévère n'est pas tout. Dans une autre version de la *Généalogie*, Li Guangqi note que "ne pouvant obtenir de son frère aîné qu'il renoncât à ses mœurs étrangères, (mon père, Li Duan) se retira et alla s'installer au sud de la ville"³. Entre les deux frères, il y a eu rupture. La *Généalogie* affirme que la scission de la famille en une branche Lin et une branche Li a été la conséquence de la conversion de Lin Nu à l'islam et de son mariage avec une étrangère, chose mal prise par Li Duan; "La brouille qui en résulta est à l'origine de la séparation des Lin et des Li"⁴.

Est-ce Li Duan, alors, qui, pour mieux se désolidariser d'un frère aîné qu'il juge avoir mal tourné, a abandonné son nom de famille Lin et pris celui de Li? On s'y attendrait, mais les documents disent autre chose: "En l'an 20 de l'ère Yongle (1422), (Lin) Guangqi prit domicile à Sanshidu, dans la sous-préfecture de Nan'an, et s'appela Li"⁵. Une autre

1. Ye Guoqing (1958), p. 80.

2. Cité selon *Li Zhi yanjiu cankao ziliao* (1975), p. 179. Le texte dans lequel figure ce passage est daté de 1426.

3. *Ibid.*, p. 181. D'après le contexte, il me semble évident que le sujet de la phrase, *gong*, désigne Li Duan. Ye Guoqing (1958), p. 83, cite le passage d'une manière erronée; il est induit en erreur par son interprétation des faits qui est fautive sur certains points parce qu'il ne dispose pas des renseignements fournis par le troisième livret généalogique, récemment retrouvé (v. plus bas).

4. *Ibid.*, p. 181, et Ye Guoqing (1958), p. 83.

5. *Ibid.* Dans les livrets généalogiques, le prénom de Lin Guangqi apparaît sous diverses formes: Guangqi, Guangzhai, Fuzhai; s'agit-il de fautes

version indique : “C’est lorsque (Lin) Guangqi *se réfugia* à Wurong qu’il prit le nom de famille Li”¹. Et le texte précise : “Il avait de bonnes raisons pour ce faire, et cependant préféra dissimuler son procédé. Il se refit un arbre généalogique pour éviter que ses descendants ne parlent de lui en des termes peu flatteurs (...)”. L’affaire semble donc claire : pour consommer la rupture qui s’est produite entre son père, confucianiste, et son oncle converti à l’islam, Lin Guangqi adopte (en 1422) le nom de famille Li et, pour se donner une apparence de légitimité, recompose (en 1426) sa généalogie en donnant ce nouveau nom de famille à ses ancêtres directs. Ses descendants n’ont pas été dupes de cette manœuvre, puisque le texte dit plus loin : “Toute cette généalogie étant l’œuvre de Guangqi, toute cette lignée étant de son invention, il n’est pas difficile de rétablir les faits et de remettre sur pieds ce qui a été mis sur la tête”² (voir le tableau ci-après).

L’affaire semble claire et, pourtant, un point reste inexplicé : pourquoi le premier et le deuxième livret généalogique disent-ils qu’en 1422, Lin Guangqi *se réfugia* (*biju*) à Wurong? Ye Guoqing ne se pose pas la question; il semble penser que Lin Guangqi s’est réfugié là pour vivre loin de ses oncles et cousins convertis à l’islam. Il ne connaissait pas le fait important révélé récemment par le troisième livret : en 1422, Lin Guangqi a fui Jinjiang et s’est réfugié à Wurong, changeant en même temps de nom de famille, *pour se mettre en sûreté*. Il était poursuivi parce qu’il avait insulté en public des membres de la famille d’un mandarin très haut placé. Un passage du livret indique qu’il “possédait de grandes richesses, qu’il était inflexible de caractère, et connut une fin tragique à Fuzhou”³. Et un peu plus loin : “Le malheur de notre ancêtre commença lorsqu’on (il?) proposa d’édifier

d’impression, d’erreurs de copistes, ou bien Lin Guangqi a-t-il changé son prénom en même temps que son nom de famille? Pour simplifier, je transcris dans tous les cas par “Guangqi”. Nan’an est située à une vingtaine de kilomètres à l’ouest de Quanzhou.

1. *Ibid.* Il m’a été impossible de retrouver la moindre trace du lieu-dit Wurong; mais il s’agit de toute évidence des mêmes événements.

2. Ye Guoqing (1958), p. 83.

3. *Wenwu*, 1975/1, p. 36, et *Li Zhi yanjiu cankao ziliao* (1975), p. 184.

à Shangtang un Temple du dieu du Taishan et qu’il fit dresser, devant, une marche pour descendre de cheval (...). Comme des fils et des gendres du Censeur Xu passaient à cheval devant le temple, il les tira en bas de leurs montures¹. Xu ne lui pardonna pas cet esclandre; il attendit qu’il vint en ville, le fit saisir et mettre au cachot. Ses hommes l’ayant sorti de là en abattant la porte, Xu l’accusa de rébellion et lui intenta un procès; il fut exécuté (...)”². La table chronologique précise qu’il mourut à Fuzhou en 1443, “le 20^e jour du 10^e mois, dans la matinée”³. Dans une histoire de la province rédigée au début du XVII^e siècle, on trouve sur lui ces quelques lignes : “Lin Guanqi, de Jinjiang; s’appela Li par la suite, et s’installa à Nan’an. Il possédait de grandes richesses et avait un caractère inflexible; il s’attira la haine des autorités et mourut courageusement à Fuzhou. Ceux qui virent cet homme imposant, au physique opulent, mourir d’une mort infâme se sentirent pour lui de l’admiration mêlée de pitié”⁴.

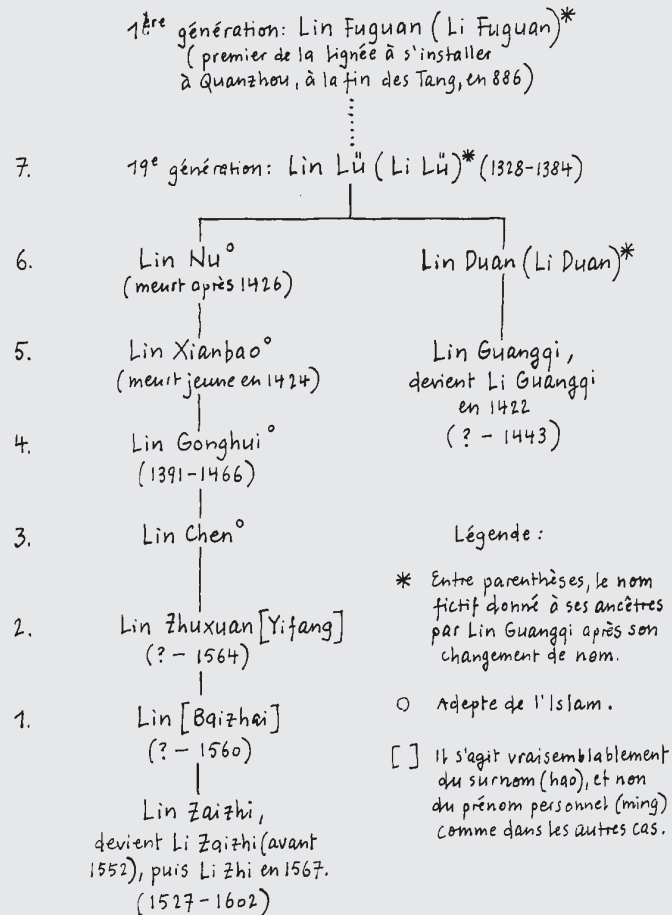
Telle est donc la principale raison de la division de la famille en deux branches : en 1422, Lin Guangqi offense des gens puissants, se fait jeter au cachot, s’en évade et, pour se protéger, fuit à Wurong et change de nom; il s’installe ensuite à Nan’an, sous son nouveau nom de famille Li, et, pour se couvrir, fait porter à ses ancêtres, dans une généalogie familiale revue et corrigée par ses soins, le nom de Li. Pour rendre plausible la division en deux branches, il insiste dans le livret généalogique sur la brouille qui a opposé son père, présenté comme un confucianiste, et

1. Le sens exact de l’incident n’est pas clair. On peut imaginer que les jeunes gens de haute condition dont il est question ont tenté d’entrer à cheval dans le temple ou dans l’enceinte du temple et, qu’irrité par cette arrogance, Lin Guangqi les a sommés de mettre pied à terre en se servant de la “marche” (*xiamabei*) dont il avait fait don au temple; il faudrait traduire alors par “passaient à cheval *dans* le temple”. – Sous les Ming s’est répandu l’usage de construire devant les temples et d’autres édifices importants de petites constructions de pierre en forme d’escalier aboutissant à une plate-forme, dites *xiamabei*, littéralement “stèles pour descendre de cheval”.

2. *Ibid.*, p. 36 et 185.

3. *Ibid.*, p. 36.

4. *Minshu* (*Histoire du Fujian*), par He Qiaoyuan (1558-1632); cité *ibid.*, p. 36.

EXTRAIT DE L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE
DE LI ZHI

NOTE: On a conservé les tableaux de l'édition originale, parue à une époque où l'informatique n'existait pas.

son oncle, converti à l'islam, et reprend à son compte la condamnation des "mœurs étrangères" pratiquées par ses oncles et cousins de la branche Lin. Mais quelques années plus tard, il est malgré tout retrouvé, condamné et exécuté.

4. Après ces événements, la division de la famille se perpétue, mais sans que les membres de l'une ou l'autre branche ne cessent jamais de se considérer comme les descendants d'ancêtres communs; en font foi leurs livrets généalogiques. On en voit quelques-uns changer leur nom de Lin en Li ou vice versa. Chose plus étonnante, les livrets font état de mariages entre porteurs du nom Lin et porteurs du nom Li. Dans deux cas, des hommes de la branche Li ont épousé des femmes du nom de Lin, qui portaient donc le nom de leurs propres ancêtres. La tradition chinoise interdit de la manière la plus stricte les alliances matrimoniales entre descendants d'un même aïeul par descendance patrilinéaire, c'est-à-dire, normalement, entre porteurs du même nom de famille. Si, dans les deux cas cités, les noms étaient distincts, l'ascendance était commune, du moins du point de vue traditionnel. Ces deux mariages constituent donc, à tout le moins, une liberté prise à l'égard de la tradition et de la morale confucianiste qui en est la gardienne¹. Nous avons vu d'autre part que Lin Nu, ancêtre de Li Zhi à la sixième génération, avait épousé une "musulmane" d'Ormuz. Son père Lin Lü, disent les livrets, entretenait d'excellents rapports avec les musulmans de Quanzhou. Parmi ses descendants, plusieurs ont épousé des femmes issues de familles musulmanes de la ville². Autre trait: de

1. Telle est l'interprétation donnée dans *Wenwu*, 1975/1, p. 37. Les auteurs relèvent au total six mariages Lin/Li dans l'histoire de la famille. Mais quatre de ces mariages ont pu être le fait d'un membre de la famille Lin (celle de Li Zhi) et d'un membre d'une famille Li authentique, et n'ont donc pas nécessairement été contraires aux règles traditionnelles.

2. Le troisième livret généalogique mentionne quatre mariages avec des femmes des familles musulmanes Pu, Die et Ding (cf. *Wenwu*, 1975/1, p. 37). La famille Pu, d'origine arabe, est bien connue des historiens: elle a joué un rôle essentiel dans le développement du commerce maritime à Quanzhou et à Canton sous les Song; son plus illustre représentant, Pu Shougeng, a été directeur des douanes de Quanzhou au début de la dynastie mongole (cf. Kuwabara J., *On Pu Shou-keng*, in *Memoirs of the Research Department*